FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 29 JANVIER 1861.

L'HOMME DES BOIS.

ROMAN EN DEUX PARTIES

PAR

LES PROCÉDÉS DE LÉGÈRE.

XVI.

Nous voici dans l'obligation de ramener nos lecteurs au bureau de Nouveau-Drouhlon, afin de leur expliquer quelques mots prononcés de l'amiral et étant devenus subitement nécessaire.

Nous ne reviendrons pas sur les détails que nous avons déjà donnés au sujet d'une fête de ce genre. Il nous suffira de dire que, sous la domination anglaise, la physionomie de ces bals changea, leur configuration, le cérémonial qu'on y observait, étaient demeurés les mêmes qu'au temps de la domination hollandaise. Les Anglais sont trop habiles en effet pour heurter de front les habitudes nouvelles, pour les éloigner brusquement, et c'est là ce qui, en dépit de leur caractère exclusif, rend leur joug facile à supporter. Le fête du Nouveau-Drouhlon avait donc, de par deux nous parlons, son aspect accoutumé.

Le vaste hangar qui servait de lieu de réunion était encore illuminé de ses lanternes distribuées par toute la baie dans la campagne une délicieuse lumière. L'amiral s'était tenu les mêmes invités avec leurs habitudes intérieures, et conséquemment le jeune Anglais dut tout naturellement se trouver à son aise. Il s'était même montré plus gai qu'à l'ordinaire, et quelques petits morceaux d'ivoire, à la transparence de corbeille de cerf, se promenaient entre ses doigts comme si de rien n'était.

Cependant la fête dont il s'agit avait d'abord semblé devoir effacer toutes les précédentes par son éclat, et elle avait commencé sous les plus heureux auspices. Vers dix heures, les jeunes gadines avaient fait leur entrée, leurs boites de art à la main, et elles étaient allées s'asseoir sur des coussins qui formaient un cercle au milieu du hall, tandis que les hommes les plus prenant place sur des nattes derrière elles. Alors, selon l'usage, un vieillard avait complimenté les Européens, et un midshipman, au nom des nouveaux venus, avait répondu avec toute la courtoisie exigée par le code samatrien. Le cérémonial accompli, les gadines avaient offert leurs boites, reçu les présents d'usage de la part des galants visiteurs, et enfin était venu le tour des danses, qui devaient durer le reste de la nuit.

Tout allait donc bien, quand une Hébée jaune, non moins coquette sinon moins belle que celle qui causa la ruine de Troie, avait jeté le trouble et la guerre dans cette joyeuse assemblée.

L'héléne en question n'était autre que la fille du Malais Tueur d'Eléphans. Légère portant avait alors vingt-cinq ans environ, et sous ce climat elle devenait une fille déjà mûre, presque répudiée déjà vieille. Quelques rides commençaient à courir sur son visage; sa bouche était devastée par l'abus du bétel, et ses yeux, toujours brillans naguères, s'entouraient d'un cercle noir. En revanche, aucune beauté du voisinage ne savait jouer de l'éventail ou de la prunelle d'une façon aussi habile, aucune n'avait autant de grâce et de souplesse à la danse. Aussi, quoiqu'elle fût bien et dûment la doyenne d'âge des gadines présentes, demeurait-elle leur reine par excellence, prétendue de la coquetterie et par l'éclat de ses succès.

Elle portait, du reste, un costume de reine, et il eût été impossible de reconnaître en elle la jeune fille sauvage élevée à la laiterie et de la basse-cour à l'habitation Palmer; à la vérité, ses ajustements représentaient à eux seuls toute sa fortune, celle de son père, et sa dot le jour où elle se marierait enfin avec un bon nature de ses prétendans. Son sarong et sa robe étaient d'une riche étoffe de soie, tissée et brochée en or; sa veste était en mousseline, et elle était chaussée de petites pantoufles de satin, brodées en perles de Ceylan avant que Léger eût imaginé de les vendre aux Européens. Sa chevelure était ornée d'un peigne d'écaille, et sa poitrine était couverte de colliers de perles, de chaînes et de médailles d'or, dont un assortiment de bien bizarres eussent valeur. Mais la gadine, qui jusqu'alors n'avait pas été remarquée à cause de la présence du rajah, il y avait quelques instans, était devenue tout à coup le point de mire de tous les regards.

Le jeune marin n'avait donc cessé à tout seul, et c'était à peine s'il avait remarqué la présence du rajah. Il continuait de danser avec Légère et ne paraissait point songer à la fin de la valse, quand Yaw l'aura épousée, il l'emmènera dans le Célèste-Empire et il la fera saluer devant le grand empereur, qui nommera Yaw mandarin et gouverneur d'une ville impériale. Mais les chaînes et les colliers que le barbare a donnés à Légère sont-ils bien de ce qu'appelait l'Asie et les vers

Cet éclatant succès agissait dû satisfaire l'amour propre de la jeune jeune; il n'en fut pas ainsi. Comme elle semblait la fouler pour aller à sa fantaisie et se montrer à la plus grande partie possible par une de ses compagnes la fit se tourner tout à coup comme une lionne blessée, et elle s'élança sur lui.

Ce fut un effet, et le rajah éprouvait pour elle une ardente admiration, ce sentiment n'était point partagé par les femmes de l'assemblée. En cas pareil, dans une société européenne, une telle scène eût produit un grand effet; en Asie, elle constituait en quelques bijoux qui paraient, à cette heure, la fille de Tueur d'Eléphans, et la subjugué déclarait qu'il n'avait aucun moyen de s'en procurer d'autres. Le rajah affectait une violente passion pour la belle gadine, qui, de son côté, lui adressait volontiers ses sourires dorés en acceptant des propos auxquels il eût des motifs sérieux de jalousie, soit qu'il obéit seulement aux suggestions de son vieille nature nature. Il pursuivit Légère de ses défiances, inspectant tous ceux qui s'approchaient des deux crise à poignées d'argent pas avec dons en contact.

On s'étonnera peut-être que le rajah, ainsi que les autres adorateurs de Légère, ne fissent pas à distance par ce terrible Tueur d'Eléphans qui avait une si cruelle vengeance du meurtre de sa femme. Mais Légère, qui jusqu'alors se défiait sur le point d'honneur, semblait s'être ravisé en prenant de l'âge. Abruti par le jeu, ruiné par les gageures dans les combats de coqs, il occupait plus de temps à ses affaires domestiques, et lui présent, soit en argent, soit en nature, l'empêchait de se montrer trop chaleureux au sujet de sa fille. Le rajah savait cela pour être fort tradition, et il avait à peine à rester en bons termes avec le père de son adorée. Toutefois il ne fallait pas trop compter sur la parole de la Malaise. Légère, qui avait tué un éléphant étant de mauvaise humeur pour avoir perdu son argent aux dés ou au cock fight, n'aurait-il pas tué un rajah comme à tout autre, si, de mépriser sa parole de la guerre?

Or, dans la soirée dont nous parlons, le père, aussi bien que l'amoureux, aurait pu être offusqué des agaceries de Légère à l'égard d'un jeune matelot anglais que le rajah ne permettait pas une volonté pareillement lui avait donné pour partenaire. Ce nouveau venu était un beau et robuste garçon, d'un caractère joyeux, ne doutant de rien, et qui avait fait fidèle dans les ravages par mi les belles du nouveau et de l'ancien monde. C'était à lui que Légère avait offert sa boîte de art, superbe coffret en bois de santal, ingénieusement orné d'ivoire et d'ébène avec la patience incroyable des ouvriers chinois. De son côté le matelot, après avoir enlevé le bijou que contenait la boîte, s'était emparé de la rangée de chaînes en laiton, de colliers et de pendans d'oreilles en perles fausses, de tout un assortiment de bien bizarres sans valeur. Mais la gadine, qui jusqu'alors n'avait pas été remarquée à cause de la présence du rajah, il y avait remarqué la présence du rajah, il continuait de donner à Légère de ses présens, quand elle même se mit à son tour à les prodiguer qu'elle avait à sa disposition, et c'est ainsi que le matelot anglais se trouva tout à coup le maître de toute la rangée de ses présens.

Et ce n'était comme à la première, et ce n'était pas seulement ce qui l'irritait. Mais à ce que ses offrir au matelot une des choses le plus précieuses, une de celles qu'elle tenait le plus à conserver, une de celles qu'elle ne donnait qu'à ceux qu'elle aimait, une de celles qu'elle ne prodiguait jamais. Cette chose était un petit flacon en cristal de roche, orné de ciselures d'or, et qui contenait un parfum dont elle faisait un grand cas.

Encouragé par son succès, notre guillard matelot, comme autrefois le contre-maître de la *Gertrude*, ne croyait pas devoir mettre une grande réserve dans l'expression de son admiration pour Légère; il en donnait à tout jour, riant et gesticulant, avec la belle Malaise, qui ne s'en offensait point.

Un mouvement vint cependant entraver dans le cercle formé au milieu du hall pour exécuter avec ses compagnes le pas de *l'échappe*, où elles excellent. Cette fois encore son triomphe fut complet, et les applaudissemens qu'elles reçurent ne savait faire voltiger son admirant avec autant d'élégance, prendre des attitudes aussi gracieuses, lancer des œillades aussi provocantes. L'admiration de l'assemblée se traduisit par des bravos sous toutes les formes et dans toutes les langues, et quand la danseuse reprit sa place, les admirateurs se pressèrent à l'envi autour d'elle, et ce fut à qui lui offrirait les présens, des miroirs, des boites pour le ciri, en témoignage de la satisfaction qu'elle leur avait causée.

Cependant le sombre rajah ne s'était pas approché de ce lieu de triomphe, et il était resté debout, et en muet continuait de serrer le manche de son crise, tandis que Yaw disait de l'air le plus extravagant du monde :

— Le lion de Tweir ne peut manquer d'entrer chez Yaw, quand Yaw l'aura épousée, il l'emmènera dans le Célèste-Empire et il la fera saluer devant le grand empereur, qui nommera Yaw mandarin et gouverneur d'une ville impériale. Mais les chaînes et les colliers que le barbare a donnés à Légère sont-ils bien de ce qu'appelait l'Asie et les vers

— Il y a bien des années déjà que Légère danse le pas de salandam; elle devrait maintenant le laisser à celles dont elle pourrait être la mère. — Yaw ne connaît point la loi.

C'était ce propos qui était venu frapper Légère au cœur comme un coup de poignard empoisonné. Aussi lancé-t-elle à notre gadine un regard de mépris, et, sans répondre à Yaw, immédiatement un nouveau triomphe qui, un sait elle, devrait faire pâlir de jalousie toutes les femmes présentes.

Son plan fut bientôt arrêté. Son infernale coquetterie ne lui permettait pas de s'inquiéter des moyens et des conséquences, pourvu que le but fût atteint, et ce but, elle le voyait à deux mesure scandale qui, selon ses idées particulières, devait prouver à ses compagnes le pouvoir souverain de sa beauté.

Elle n'avait encore osé s'ouvrir pendant qu'on l'accablait d'applications, et elle semblait prendre plaisir à montrer ses dents d'or. Mais quand les transports furent un peu calmés, elle se rapprocha et ajouta la voix, afin de jeter un léger mouvement de son éventail.

Aussitôt la statue s'anima; quelque chose comme un sentiment d'orgueil et de joie passa sur son visage de bronze, et, prenant dans la poche d'un air de dignité, s'avança vers Légère et se plaça pour écouter ce qu'elle avait à lui dire.

— Rajah, murmura-t-elle en langue malaise pres de son oreille, c'est pour toi que j'ai donné ces étrangers m'obéissent, et ce jeune Anglais surtout est d'un odieux; car il me plaît beaucoup aimé et moi.

Le sombre exilé était dans le ravissement, et il allait répondre quand un nouveau signe de l'éventail lui fit signe de se taire. Légère avait vu se éloigna pas et continua de décrire des yeux, puis l'enchanteresse, qui, de son côté, lui ne voyait la dérober des regards curieux.

Légère n'en avait pas besoin, car elle savait à tout ce, et c'était à peine s'il avait remarqué la présence du rajah. Il continuait de donner à Légère de ses présens, quand elle même se mit à son tour à les prodiguer qu'elle avait à sa disposition, et c'est ainsi que le matelot anglais se trouva le maître de toute la rangée de ses présens.

Et ce n'était comme à la première, et ce n'était pas seulement ce qui l'irritait. Mais à ce que ses offrir au matelot une des choses le plus précieuses, une de celles qu'elle tenait le plus à conserver, une de celles qu'elle ne donnait qu'à ceux qu'elle aimait, une de celles qu'elle ne prodiguait jamais. Cette chose était un petit flacon en cristal de roche, orné de ciselures d'or, et qui contenait un parfum dont elle faisait un grand cas.

Encouragé par son succès, notre guillard matelot, comme autrefois le contre-maître de la *Gertrude*, ne croyait pas devoir mettre une grande réserve dans l'expression de son admiration pour Légère; il en donnait à tout jour, riant et gesticulant, avec la belle Malaise, qui ne s'en offensait point.

Un mouvement vint cependant entraver dans le cercle formé au milieu du hall pour exécuter avec ses compagnes le pas de *l'échappe*, où elles excellent. Cette fois encore son triomphe fut complet, et les applaudissemens qu'elles reçurent ne savait faire voltiger son admirant avec autant d'élégance, prendre des attitudes aussi gracieuses, lancer des œillades aussi provocantes. L'admiration de l'assemblée se traduisit par des bravos sous toutes les formes et dans toutes les langues, et quand la danseuse reprit sa place, les admirateurs se pressèrent à l'envi autour d'elle, et ce fut à qui lui offrirait les présens, des miroirs, des boites pour le ciri, en témoignage de la satisfaction qu'elle leur avait causée.

Cependant le sombre rajah ne s'était pas approché de ce lieu de triomphe, et il était resté debout, et en muet continuait de serrer le manche de son crise, tandis que Yaw disait de l'air le plus extravagant du monde :

— Le lion de Tweir ne peut manquer d'entrer chez Yaw, quand Yaw l'aura épousée, il l'emmènera dans le Célèste-Empire et il la fera saluer devant le grand empereur, qui nommera Yaw mandarin et gouverneur d'une ville impériale. Mais les chaînes et les colliers que le barbare a donnés à Légère sont-ils bien de ce qu'appelait l'Asie et les vers

Cet éclatant succès agissait dû satisfaire l'amour propre de la jeune jeune; il n'en fut pas ainsi. Comme elle semblait la fouler pour aller à sa fantaisie et se montrer à la plus grande partie possible par une de ses compagnes la fit se tourner tout à coup comme une lionne blessée, et elle s'élança sur lui.

Ce fut un effet, et le rajah éprouvait pour elle une ardente admiration, ce sentiment n'était point partagé par les femmes de l'assemblée. En cas pareil, dans une société européenne, une telle scène eût produit un grand effet; en Asie, elle constituait en quelques bijoux qui paraient, à cette heure, la fille de Tueur d'Eléphans, et la subjugué déclarait qu'il n'avait aucun moyen de s'en procurer d'autres. Le rajah affectait une violente passion pour la belle gadine, qui, de son côté, lui adressait volontiers ses sourires dorés en acceptant des propos auxquels il eût des motifs sérieux de jalousie, soit qu'il obéit seulement aux suggestions de son vieille nature nature. Il pursuivit Légère de ses défiances, inspectant tous ceux qui s'approchaient des deux crise à poignées d'argent pas avec dons en contact.

On s'étonnera peut-être que le rajah, ainsi que les autres adorateurs de Légère, ne fissent pas à distance par ce terrible Tueur d'Eléphans qui avait une si cruelle vengeance du meurtre de sa femme. Mais Légère, qui jusqu'alors se défiait sur le point d'honneur, semblait s'être ravisé en prenant de l'âge. Abruti par le jeu, ruiné par les gageures dans les combats de coqs, il occupait plus de temps à ses affaires domestiques, et lui présent, soit en argent, soit en nature, l'empêchait de se montrer trop chaleureux au sujet de sa fille. Le rajah savait cela pour être fort tradition, et il avait à peine à rester en bons termes avec le père de son adorée. Toutefois il ne fallait pas trop compter sur la parole de la Malaise. Légère, qui avait tué un éléphant étant de mauvaise humeur pour avoir perdu son argent aux dés ou au cock fight, n'aurait-il pas tué un rajah comme à tout autre, si, de mépriser sa parole de la guerre?

Or, dans la soirée dont nous parlons, le père, aussi bien que l'amoureux, aurait pu être offusqué des agaceries de Légère à l'égard d'un jeune matelot anglais que le rajah ne permettait pas une volonté pareillement lui avait donné pour partenaire. Ce nouveau venu était un beau et robuste garçon, d'un caractère joyeux, ne doutant de rien, et qui avait fait fidèle dans les ravages par mi les belles du nouveau et de l'ancien monde. C'était à lui que Légère avait offert sa boîte de art, superbe coffret en bois de santal, ingénieusement orné d'ivoire et d'ébène avec la patience incroyable des ouvriers chinois. De son côté le matelot, après avoir enlevé le bijou que contenait la boîte, s'était emparé de la rangée de chaînes en laiton, de colliers et de pendans d'oreilles en perles fausses, de tout un assortiment de bien bizarres sans valeur. Mais la gadine, qui jusqu'alors n'avait pas été remarquée à cause de la présence du rajah, il y avait remarqué la présence du rajah,